

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 39 (1901)  
**Heft:** 4  
  
**Artikel:** Le bouquet de la reine Victoria  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198595>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

» mosnes des peines où elles estoient. Ceste tromperie fut incontinent découverte, car on trouva parmi les pierres deux escrivisses que le curé n'avait pas cueillies, et qui avoyent encore les chandelles attachées... »

Cette histoire rappelle celle de ce brave curé de campagne, qui, non par tromperie, mais pour frapper l'imagination de son auditoire, avait décidé, en un jour de Pentecôte, de faire descendre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe.

Il avait donc posté dans les combles le marguillier qui au signal donné devait lâcher le pigeon.

— Saint-Esprit, criait le curé, descends sur nous.

Drelin din, la sonnette s'agite. L'auditoire ne bouge pas; rien ne descend de la voûte...

— Saint-Esprit, Saint-Esprit, descends sur nous...

Drelin din din. Quelques bonnes femmes, plus curieuses, risquent un œil... Toujours rien...

Et voilà que tout à coup du haut de la voûte descend la voix du marguillier :

— Oï, monsu l'incoura... ci tsancro dè petou l'a attrapa, l'a tot medzi, et l'ai a rein mè quîè lè grapiès.

Pierre d'ANTAN.

**Le recensement des étoiles.** — Les premiers mois de ce siècle verront l'achèvement d'une des plus grandes œuvres qu'ait réalisées le génie scientifique moderne, nous voulons parler de la *carte photographique du ciel*, entreprise sur l'invitation du Congrès international d'astronomie réuni à l'Observatoire de Paris en 1887.

Commencés, il y a plus de treize ans, les travaux ont été poursuivis sans discontinuité dans les deux hémisphères et viennent seulement d'être terminés en ce qui concerne la partie photographique.

Dix-huit observatoires disséminés sur toute la surface de notre planète ont concouru à ce travail gigantesque : le recensement des astres de l'indéfini ! Il n'a pas été pris moins de 44,000 photographies de la sphère céleste; et pour éviter la moindre erreur, chaque épreuve a dû être faite deux fois au moins.

La carte comprend déjà plus de 30 millions d'étoiles. Or les atlas célestes, les mieux établis, ne donnaient jusqu'à présent les positions que de 50 à 60,000 étoiles. On voit l'énorme progrès accompli.

(Petit Parisien.)

#### La robe de chambre.

Chacun sait que l'usage de donner des étrennes remonte à la plus haute antiquité; il prit naissance sous le règne de Titus-Tatius, roi des Sabins, il survécut à tous les bouleversements du globe, à tous les changements de gouvernement; il fut aboli le 30 novembre 1791 par l'Assemblée nationale, qui décréta qu'on n'irait pas adresser de félicitations au roi ni aux ministres, à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier 1792; cette année-là, les concierges (alors dénommés suisses) eurent peur et n'osèrent pas souhaiter la bonne année à leurs locataires; heureux an 1792 ! Le premier Consul rétablit la coutume et les étrennes reprirent de plus belle: qu'il soit béni des concierges; on devrait trouver son image dans toutes les loges.

M. Pigeonnet, chapelier retiré, vivait avec sa femme et sa belle-sœur, une vieille fille, Mlle Adélaïde, et une jeune bonne.

Tous les ans, aux approches du 1<sup>er</sup> janvier, les Pigeonnet se creusaient la tête, se demandant quel objet ils pourraient bien s'offrir le jour de l'an.

Le choix des étrennes n'est pas toujours chose facile.

Depuis trente ans que M. et Mme Pigeonnet étaient mariés, ils avaient épuisé la liste des cadeaux.

Cette année-là, ils étaient bien embarrassés.

Mme Pigeonnet en rêvait jour et nuit.

L'année d'avant, elle avait offert à son mari une

calotte de velours brodée de sa main, une belle calotte noire, avec des broderies faites de paillettes dorées; un gland coquet de soie rouge était planté au milieu et retombait gracieusement par côté.

Comme M. Pigeonnet avait l'air martial sous cette coiffure !

Il y a deux ans, elle lui avait fait cadeau d'une paire de bretelles en tissu élastique avec ses initiales, un E. et un P., Eusèbe Pigeonnet, initiales que Mlle Adélaïde avait brodées.

Trois ans auparavant, elle lui avait donné une canne, un jonc surmonté d'une pomme en argent.

Elle tenait à joindre l'utile à l'agréable.

Cette année-ci, elle était perplexe; elle ne savait quoi offrir à M. Pigeonnet. Des mouchoirs ? il en possédait plusieurs douzaines; des caleçons ? c'était la même chose. Tout à coup, elle se rappela que sa robe de chambre était usée et avait besoin d'être renouvelée.

Une robe de chambre bien chaude, voilà un cadeau utile.

Elle opta pour l'achat de ce vêtement.

Quant à Mlle Adélaïde, après avoir bien cherché, elle avait décidé qu'elle offrirait à son beau-frère une paire de pantoufles; elle avait choisi pour canevass un sujet patriotique : l'aigle russe accolé au coq gaulois, les deux oiseaux entourés de drapeaux aux couleurs des deux nations amies.

Elle y travaillait depuis longtemps en cachette; elle voulait faire une surprise.

Mlle Adélaïde profitait de l'absence de son beau-frère pour broder les pantoufles; dès qu'il paraissait, elle les cachait en rougissant sous un journal.

— Qu'est-ce que tu brodes là ? demandait M. Pigeonnet, devinant à son trouble que l'objet dissimulé lui était destiné.

— C'est un dessus de fauteuil, répondait Mlle Adélaïde dont les joues se coloraient des couleurs de la pivoine.

— Montre un peu.

— Non, c'est trop mal fait; je ne veux pas vous le montrer.

M. Pigeonnet riait dans sa barbe, se disant: Ce n'est pas à moi que l'on en conte, ce sont des pantoufles que l'on m'offrira pour mes étrennes.

Le jour de l'an approchait, les Pigeonnet prenaient des airs de plus en plus mystérieux.

M. Pigeonnet avait la mine d'un conspirateur; il sortait sans rien dire, entrait dans les magasins, en sortait rapportant des paquets soigneusement ficelés qu'il enfermait dans un placard.

Mlle Adélaïde allait en ville, prétextant qu'elle se rendait chez le dentiste; elle courait chez un cordonnier qu'elle avait chargé de monter les pantoufles.

Mme Pigeonnet avait acheté une robe de chambre qu'elle avait cachée dans sa garde-robe.

Quelques jours avant le 1<sup>er</sup> janvier, les Pigeonnet jouaient une petite comédie, toujours la même; ils prenaient plaisir à se tromper mutuellement.

Cette année, ils n'y manquèrent pas.

— Voici encore le jour de l'an, commença Mme Pigeonnet, je te préviens, Eusèbe, que, cette année, tu n'auras pas d'étrennes; à la fin, je trouve cet usage ridicule.

— Je suis de ton avis, répondit M. Pigeonnet, ne compte pas sur les miennes non plus: donner des étrennes, cela est par trop banal.

— Qu'en penses-tu, Adélaïde ? ajouta-t-il en se tournant vers sa belle-sœur.

— Je pense comme vous, dit-elle; je n'ai rien préparé cette année, et aujourd'hui, il est trop tard.

— C'est entendu, pas d'étrennes, reprit M. Pigeonnet en se frottant les mains.

Ils se regardèrent tous trois à la dérobée.

Suis-je assez machiavélique, se disait M. Pigeonnet; elles ne se doutent de rien, je vais joliment les attraper.

Sa femme et sa belle-sœur pensaient: il nous croit, il va être bien surpris; sommes-nous dissimulées pourtant !

Le 1<sup>er</sup> janvier arriva.

Ils se trouvèrent réunis dans la salle à manger.

Ils avaient l'air de conspirateurs.

M. Pigeonnet embrassa sa femme.

— Constance, je te la souhaite bonne et heureuse, dit-il.

— Moi de même, ajouta Mme Pigeonnet en se jetant à son cou.

— Et toi, Adélaïde, reprit M. Pigeonnet en embrassant sa belle-sœur, je te souhaite de trouver un bon mari.

A cette plaisanterie que son beau-frère renouvelait tous les ans, depuis quinze ans, Mlle Adélaïde répondait en rougissant :

— Oh ! si on peut dire.

Les moments solennels étaient arrivés, chacun allait démasquer ses batteries, ses cadeaux, veux-je dire.

Ils sortirent et revinrent en tenant chacun un objet caché derrière le dos.

Ce fut M. Pigeonnet qui commença.

Il présenta un parapluie à sa femme.

— Permetts-moi de t'offrir tes étrennes, dit-il.

— Un parapluie ! s'écria Mme Pigeonnet; Eusèbe, tu as fait des folies.

— Pas du tout, le tien est déchiré.

— Comme c'est aimable de ta part; tu m'as trompée, ce n'est pas bien, tu m'avais affirmé que tu ne donnerais plus d'étrennes.

— Oui, on dit cela; mais j'espère que tu as tenu parole, toi ?

Pour toute réponse, Mme Pigeonnet exhiba la robe de chambre.

— Voici tes étrennes, dit-elle.

— Une robe de chambre, dit M. Pigeonnet, quelle délicate attention.

— La tienne est usée.

— Qu'importe, c'est trop, tu avais déclaré que tu n'offrirais plus d'étrennes.

Mlle Adélaïde s'avança à son tour, souleva la bonne année à son beau-frère, et lui remit les pantoufles qu'elle avait brodées à son intention.

— Des pantoufles, dit M. Pigeonnet, c'est trop beau en vérité; je ne sais si je dois accepter.

— Acceptez-les, c'est moi qui les ai brodées.

— Où et quand ? demanda M. Pigeonnet qui prit un air étonné.

— Ici, répondit Mlle Adélaïde, je vous ai raconté que c'était un dessus de fauteuil.

— Petite rusée ! Et dire que je ne m'en suis pas aperçu.

Sur ce, M. Pigeonnet sortit d'une boîte en carton un manchon qu'il donna à sa belle-sœur.

— Un manchon, exclama Mlle Adélaïde, oh ! que je suis contente, je n'en ai pas.

— Je le savais.

— Vous avez fait trop de frais.

— C'est du vrai lapin, à ce que m'a assuré le marchand.

— C'est un lapin, quel bonheur, dit Mlle Adélaïde.

La bonne entra et exprima ses souhaits de bonne année. M. Pigeonnet lui met cent sous dans la main.

— Si tu essayais ta robe de chambre ? proposa Mme Pigeonnet.

M. Pigeonnet se dévêtit et l'endossa.

Il se mira complaisamment dans la glace.

— Elle me va très bien.

— Elle te donne un air imposant, ajouta sa femme.

M. Pigeonnet se rengorgea.

— Monsieur a l'air d'être dans un sac, dit la bonne.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, remarqua aigrement Mme Pigeonnet.

— Elle est trop longue, dit M. Pigeonnet, elle touche le plancher; il faut la raccourcir de dix centimètres au moins.

— Tu as raison, dit sa femme, on la raccourcira. Elle déposa le vêtement sur un meuble et ils se mirent à table.

Le lendemain, Mlle Adélaïde, sans rien dire, prit la robe de chambre et en coupa dix bons centimètres.

Quelques jours après, un dimanche, pendant que ses maîtres étaient sortis, la bonne, qui n'avait rien à faire, sortit la robe de chambre et la raccourcit de douze centimètres.

Deux jours après, Mme Pigeonnet se rappela qu'elle devait raccourcir la robe de chambre, elle la prit et en coupa quinze centimètres.

M. Pigeonnet était passé chez son tailleur et l'avait prié de venir chercher la robe pour la diminuer dans sa longueur.

Le tailleur l'emporta et en retrancha seize centimètres.

Un matin, M. Pigeonnet se décida à la revêtir.

Mme Pigeonnet et sa sœur poussèrent un cri.

Ce n'était plus une robe de chambre, c'était un veston !

EUGÈNE FOURRIER.

#### Le bouquet de la reine Victoria.

Vers la fin de l'année dernière, le *Petit Parisien* racontait cette intéressante anecdote :

La reine Victoria se maria par un acte de sa

volonté propre, qu'elle manifesta avec éclat, publiquement.

Comme on doit le supposer, sa main était l'objet de nombreuses compétitions et ambitions, d'autant plus qu'à cette époque lointaine, elle méritait vraiment le nom de « Gracieuse majesté », que lui décernaient les Anglais.

« La rose d'Angleterre », comme l'appelaient aussi la courtoisie de ses sujets, songea un instant, dit-on, au duc de Nemours; mais un mariage français aurait déplu aux gallophobes britanniques; et, d'ailleurs, une inclination vive ne tarda pas à la porter vers le prince Albert de Saxe-Cobourg, qui était un fort beau cavalier, et dont le rang était trop modeste, parmi les familles souveraines, pour pouvoir lui causer jamais une gêne politique.

Ce fut un soir, en plein bal, que la jeune reine notifia son choix à l'Europe, en tendant soudain son bouquet au prince Albert. Le don n'avait pas besoin de commentaire. Il fut compris aussitôt par l'assistance entière.

Ce bouquet était superbe, énorme. Le prince Albert aurait pu être ridicule, en se promenant toute la nuit avec ces fleurs à la main. D'un autre côté, impossible de se débarrasser du cadeau royal, en le posant sur un meuble. Le prince Albert agit avec esprit en fendant avec son épée, à gauche, à la place du cœur, son étroit uniforme allemand, et en y plantant le bouquet.

L'univers entier a su combien ce mariage avait été heureux et la sage influence exercée, dans l'ombre, par le « prince-époux », qui avait un cerveau pondéré et dont les avis étaient sages.

Avec beaucoup de dignité, le prince Albert maintint, dans la vie intime, sa situation de chef de famille, sans aspirer à un rôle public; et l'Angleterre entière apprécia cette réserve.

Une anecdote caractéristique explique sa ligne de conduite. Après un léger nuage, comme il s'en produit dans les meilleurs ménages, il était rentré dans ses appartements et avait fermé sa porte. Au bout de quelques instants, il entendit frapper. — « Qui est là ? » — « Moi, la reine ! » — Le prince ne bougea pas. Puis, à un nouvel appel. — « Qui est là ? » — « Moi, Victoria. » — Il ouvrit aussitôt.

**Onna frecacha dè pessons.** — Dein onna coumouna dâi bords dâ la Venodze, la municipalité avâi on n'asseimbliaie on leindeman dè mise dè boû por dècidâ onna frecacha dè pessons et ein mimo teimps po condamna on maraudeu dè pommè. Lè municipaux iroû d'accò dè lo condamna à chix francs d'ameinda. Mâ l'assesseu que droumessâi su sa chòla n'avâi rein oïu. Lo syndique lo segougnè et l'âi dît :

— Et vo, assesseu, qu'ein peinsa-vo ?

L'assesseu, qu'etài onco à mâiti endroumâi, repond :

— Mè, su d'accord qu'on lè mettè onna par-tia à lo lard et lo resto à lo buro frais.

**Lè Grandson.** — La messagère dè ne sé io dèmandavè dâi cigares dein 'na boutequa dè Gossené.

— Dâi Grandson, que m'a de monsu.

— Dâi fô ao dâi lerdzi, qu'on lài demandè.

— Ma fâi, ne sé pas, mè que ne fommo pas. Mâ, bailli pire dâi lerdzi, baque ! ié prâo tserdzi po stu iadzo.

**On maraudeu.** — L'âi iavâi dein lo teimps à Cudzi on certain gaillâ qu'avâi lo tonnerre po allâ maraudâ peindèint la nè. On iadzo que l'etài ganguelhi su on pomma lo propriétaire, qu'etài catzi derrâi l'adze, l'âi criè :

— Ah ! t'accrotze stu iadzo, bougre dè che-napan !

— Oh ! nè pas po medzi dâi pommè que su ice, lè pire po vâire lo veladzo dè Morreins.

L'exactitude, dit-on, est la politesse des rois. Si nous en croyons l'anecdote suivante, qui fait en ce moment le tour de la presse italienne, le roi Victor-Emmanuel aurait pour ce proverbe une prédilection particulière.

Toujours levé à six heures du matin exactement, hiver comme été, il se présentait, samedi deraier, après sa promenade à cheval habituelle, dans la cour du ministère de l'intérieur, qui se trouve à proximité du Quirinal. Il était alors huit heures.

S'adressant à un employé solitaire occupé à balayer paresseusement le devant de la porte, le roi lui demanda quelle était l'heure réglementaire de l'ouverture des bureaux. — Huit heures, lui fut-il répondu. Alors le roi, tirant une cigarette et l'allumant, se mit à faire, sans mot dire, les cent pas dans la cour du ministère.

Il voulait donner à ces messieurs une leçon d'exactitude.

A neuf heures et demie, arrivée du premier fonctionnaire de l'administration, qui ne fut pas peu surpris de se trouver nez à nez avec Victor-Emmanuel. Celui-ci, très calme, se contenta de demander à l'employé, de l'air du monde le plus naturel :

« Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire l'heure qu'il est, s'il vous plaît ? »

Et, la réponse donnée — avec quelle confusion on peut l'imaginer ! — le roi remercia et rentra directement au Quirinal.

Dès le lendemain, tout le personnel du ministère de l'Intérieur, depuis les chefs de service jusqu'aux garçons de bureau, était à son poste avant le premier coup de huit heures.

#### Recette.

**Foie de veau à l'Arlésienne.** — Une tranche de foie de 120 gr. par personne. Assaisonnez de sel et poivre, passez les tranches à la farine et faites-les colorer vivement à la poêle dans moitié huile et saindoux bien chauds. Retirez et tenez au chaud entre deux plats. Emincez quatre oignons et faites-les colorer doucement dans la même graisse. Egouttez celle-ci, poudrez les oignons de deux pincées de farine; faites roussir pendant quelques minutes, mouillez avec un demi-verre de vin blanc, un verre de bouillon et ajoutez : deux tomates pressées, dépeuillées et hachées, pincée de poivre, bouquet garni, gros comme un pois d'ail écrasé. Faites bouillir pendant cinq minutes. Versez la moitié de ces oignons dans une casserole en terre, rangez dessus les tranches de foie et couvrez celles-ci avec le reste des oignons. Couvrez l'ustensile et finissez de cuire le tout ensemble au four, pendant dix minutes. Au moment de servir, retirez le bouquet, ajoutez cinq gouttes de « Maggi », remuez pour assurer le mélange et servez dans la casserole.

(Gourmet de Paris.)

Louis TRONGET.

#### Boutades.

Les poètes savent parfois attendrir les Mécènes. L'un d'eux écrivit dernièrement une épître supplieuse au baron de Rothschild, qui a la réputation de ne jamais refuser la bonne aumône aux artistes et aux gens de lettres.

Silence tombal du baron

Notre rimeur prit alors de rechef sa bonne plume et formula l'épistole :

« Je n'ignorais point, monsieur le baron, que le silence était d'or, et voilà, sans nul doute, pourquoi vous le gardez si précieusement dans vos coffres de la rue Lafitte. » Et il signa de son paraphe superbe.

Le lendemain, il recevait dix louis, avec un poulet bref : « Pour le mot », disait le baron.

Un mot profond d'enfant.

On montrait à une gamine de six ans une superbe poupée :

— Vois-tu, petite, la belle poupée !... Comme elle est sage !... Elle ne pleure pas, elle !

— Oh ! fait l'enfant, parce qu'elle n'est pas en vie... Si elle était en vie, elle pleurerait !

Bob, l'enfant terrible, est questionné par son précepteur sur le bassin de la Seine, et l'élève de s'écrier :

— La Seine ! une veinarde, m'sieur ! Moi, faut que je me lève tous les jours de bonne heure pour aller au cours, tandis qu'elle, elle suit le sien sans sortir de son lit !

Mme Berlureau gâte un peu son grand garçon, lequel, en retour, a pour elle une tendresse trop exclusive, au gré du papa Berlureau, qui se croit lésé.

— Remarque, disait-il à son fils, que si tu as une bonne mère, tu le dois uniquement à moi, qui ai su épouser une excellente femme !

Un journal financier de Paris, rendant compte de la séance du matin, à la Bourse :

« Beaucoup de transactions, le nombre des voleurs va en augmentant ».

Affreuse coquille !

La petite fille de braves gens peu fortunés a reçu comme cadeau de jour de l'An une poupée mise à la dernière mode. Elle dit alors :

— Je ne sortirai pas avec elle... J'aurais l'air d'être sa bonne !

#### Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la dernière liste . . . . . Fr. 121 —  
M. Jules Brandt, Moudon . . . . . » 5 —

Total . . . . . Fr. 126 —

**THÉÂTRE.** — Jeudi, on jouait l'*Avare*, de Molière, précédé d'une *Scène de Démocrate*, de Regnard. La salle était archicomble. Beaucoup de pensionnats. Quand Molière s'en mêle, le passé tient invariablement le record. Les louables efforts de nos auteurs actuels pour s'affranchir de l'influence tenace du passé et répondre, par des procédés nouveaux, aux idées nouvelles de notre temps, devront toujours compter avec Molière. Mais, il ne faut point s'en désoler : Molière est de tous les temps. L'interprétation a été excellente. « Jamais, disaient tous les spectateurs, nous n'avons eu de meilleure troupe. » C'est aussi notre avis.

Demain, dimanche, *Martyre*, drame en 5 actes, et *Le premier mari de France*, vaudeville en 3 actes, — Rideau à 8 heures.

**RÉCITALS SCHELER.** — Mardi, 29 courant, **Alphonse Daudet**, poète et prosateur. Voilà, certes, un sujet des plus alléchants. Pour le bouquet : *Daudet et la Provence*. Les *Lettres de mon moulin*. Un rayon de soleil du midi dans notre brouillard.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les *Pilules hématogènes* du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

**Papeterie L. MONNET, Lausanne.**

3, RUE PÉPINET, 3

**REGISTRES**

de toutes réglures et de tous formats.

**REGISTRES SUR COMMANDE**

EXÉCUTION PROMPTE ET TRÈS SOIGNÉE

Lausanne. — Imprimerie Guillemin-Howard.